Duchesne a vécu et qu'il a bien contribué à faire, par sa pensée et son action. Au-delà des déclarations officielles et des pages publiées, on assiste pour ainsi dire au drame depuis la coulisse, et l'on revit avec Louis Duchesne une aventure intellectuelle passionnante, constamment insérée dans la grande histoire d'une période particulièrement mouvementée — surtout en France — de l'histoire de l'Église catholique.

La rigueur scientifique de cette recherche, la prudence et la sympathie discrète qui ont guidé la plume, la délicatesse de touche dans la peinture des crises les plus violentes, assurent à cette synthèse historique sa valeur et son relief. L'appendice final « sources et bibliographie » entr'ouvre les sous-sols scientifiques de ce livre, fruit d'un énorme et patient labeur de plusieurs décennies. Chemin faisant, on y voit aussi vivre l'École française au long d'un quart de siècle, et l'on y rencontre des philologues et des historiens dont les noms et parfois les visages nous demeurent familiers. Ce n'est pas l'un des moindres attraits de ce livre, par lequel l'*É. F. R.* achève de rendre un hommage mérité à l'un de ses plus grands directeurs : il fut et demeure en notre siècle l'un des explorateurs les plus originaux de l'histoire du christianisme ancien.

Jacques FONTAINE.

Histoire des religions.

Nicole BOËLS-JANSSEN, *La vie religieuse des matrones dans la Rome archaïque* (Collection de l'École française de Rome, 176) : Rome, Palais Farnèse, 1993, X-512 pages.

Étude d'histoire des religions, la thèse de doctorat d'État, allégée et recentrée, que publie N. BOËLS l'est pleinement. Mais elle est aussi un travail d'anthropologie, qui ne porte sur rien moins que sur la moitié féminine de la société romaine. Sa composition claire, qui s'articule en quatre parties, suit, chronologiquement, les étapes de la vie féminine, depuis la condition de la *uirgo* jusqu'au mariage (rituel nuptial et entrée au domicile conjugal) ; puis, devenue thématique, et allant de l'individuel au collectif, elle aborde la religion privée et, surtout, traite de la participation des matrones à la religion publique, scandée par les grandes fêtes inscrites au calendrier, dont l'exposé suit l'ordre — c'est le seul qui soit incontestable : *Carmentalia, Lupercalia, Matronalia,* culte de Fortuna Virilis, *Vestalia, Matralia* et Fortuna au Forum Boarium, Fortuna Muliebris, Nones Caprotines, Diane, pour s'achever, en décembre, sur le culte de la Bona Dea.

Des notes abondantes qui citent intégralement et, chaque fois qu'il est nécessaire, traduisent les textes antiques, un copieux index des noms et des thèmes enrichissent l'ouvrage. On regrettera cependant, dans un sujet si proche des *realia* et de la vie quotidienne, l'absence totale d'illustrations : une scène de *dextrarum iunctio* (l'existence du rite est confirmée par une judicieuse étude des monuments figurés, qui comblent l'information partielle procurée par les textes littéraires), quelques exemples de costume ou de coiffures (chignon de la matrone, cheveux coupés des statues de Lavinium) eussent été les bienvenus, même si N. BOËLS possède un art de la description, vivante, précise, minutieuse, que l'on a déjà pu apprécier dans ses articles de la *R. É. L.* (1989, 1991) et qui permet aisément de combler cette lacune.

Au-delà des pratiques cultuelles, l'enjeu du livre est toute la part de sacré incluse dans l'existence d'une Romaine bien née (ce qui est la définition, pragmatique, de la matrone : à partir d' « un certain rang social »). A ce titre, il intéressera l'histo-

rien des mœurs et de la civilisation (sens du cri nuptial *talassio*, de la formule *ubi tu Gaius, ego Gaia*, etc.). N. BOËLS réexamine, avec un sens critique lucide et mesuré, maints problèmes qui ont déjà fait couler beaucoup d'encre. Elle adopte, redresse ou contredit les thèses émises par J. GAGÉ, G. DUMÉZIL, bien d'autres, y compris son recenseur, sur l'existence à Rome d'une classe de *uirgines* (dont elle admet la réalité), la définition des *uniuirae* (qu'elle entend dans un sens moins restrictif que M. HUMBERT et moi-même : les veuves en recouvrent les capacités religieuses, une fois achevé le temps de leur deuil), l'ensemble cultuel du Forum Boarium, Mater Matuta-Fortuna, défini comme l'alliance de la fécondité et de la souveraineté (caractère exclusif de cette dernière, déesse de pouvoir, sans le rôle matrimonial que j'avais cru devoir lui reconnaître), les Nones Caprotines et l'obscure relation de la chèvre et du figuier à la Grande Déesse (lunaire).

D'une façon générale, le livre fait une large part aux thèmes attendus : fécondité, Grande Déesse, divinités lunaires, qui y occupent une place dominante. C'est dans ce sens que N. BOËLS interprète la personnalité controversée de Carmentis, dont les deux fêtes des 11 et 15 janvier encadrent les ides comme les deux quartiers la pleine lune. Mais il me paraît audacieux de lui conférer une nature triple, comme la triple Hécate ou la Diane de Némi aux trois statues cultuelles, et de lui attribuer originellement trois jours de fête, pour lui retirer les ides, ultérieurement passées sous le patronage de Jupiter : les fêtes romaines ne changent pas si aisément de titulaire.

La troisième partie frappe par sa brièveté : quelque 40 pages. De surcroît, le titre qu'elle affiche, « La religion matronale dans la vie privée », paraît bien ambitieux pour son contenu. Elle n'est, en fait, qu'un prologue à la quatrième partie, « Le culte public ». Simple querelle de mots, ou de distribution ? Non, car le débat engage des problèmes de fond. *Pudica, uniuira, lanifica* : les trois termes qui définissent le statut matronal appartiennent à la sphère du sacré. Les vertus de la matrone la préservent de toute souillure ; et N. BOËLS rappelle fort bien le caractère secret, initiatique, du *lanificium*, parfois plus magique que religieux (la confrontation sera fructueuse, avec le récent *Métier de Zeus* dû à J. SCHEID et J. SVENBRO). Quant au rôle de l'épouse dans la religion domestique, il est réduit à sa plus simple expression : elle n'y est que l'auxiliaire du maître de maison. Paradoxalement, c'est dans la religion publique que la femme donne toute sa mesure. Intégrées (par leurs vertus) à l'organisation collective improprement dite *ordo matronarum*, les femmes y ont leurs cultes et leurs fêtes à elles.

C'est l'aspect le plus neuf que je retiendrai du livre : l'image d'une Rome beaucoup plus féminine qu'on ne le dit généralement, où les déesses, dispensatrices de pouvoir, ont une emprise qui va bien au-delà du monde clos des femmes, borné au mariage et aux enfantements. Sur le problème si difficile du *tigillum sororium* et de *Iuno Sororia*, les analyses de N. BOËLS jettent un éclairage tout à fait nouveau. Elle y apporte sans doute un commencement de solution, quand elle y voit non un rite d'initiation féminine, concernant la nubilité des filles (ce qui est la thèse de F. COARELLI et de M. TORELLI), mais un rite d'initiation masculine : Junon n'est pas seulement déesse des femmes, elle est aussi déesse des *iuuenes*, auxquels l'apparente son nom, et c'est à ce titre qu'elle est associée à Janus *Curiatius*, qui préside à leur intégration dans les curies, même si l'épithète *Sororia* reste obscure.

Parmi les pages les mieux venues de l'ouvrage, je compterai les deux chapitres qui traitent l'un des *Matronalia*, carnaval des femmes, en début d'année (1er mars), opposé aux *Saturnalia*, carnaval des hommes, en fin d'année (solaire) ; l'autre, du culte orgiastique de la Bona Dea. N. BOËLS nous présente une romanité à ses origines beaucoup moins ordonnée qu'on ne l'imaginait d'après les schémas

rigides de la religion pontificale et qui, au moins dans sa part féminine, s'abandonne aux courses échevelées du ménadisme (on rejoint les travaux d'O. DE CAZANOVE) et aux fantasmes de l'irrationnel. Sans doute, les cultes matronaux archaïques, les interventions collectives et salvatrices des femmes subissent-ils, à l'époque classique, relative décadence et perte de prestige. Mais les incarnations rénovées de la Grande Déesse, Cybèle, Isis, redonneront vie à cette piété, qui n'est pas seulement une religion de femmes, mais qui attire à elle « la cité tout entière ».

Jacqueline CHAMPEAUX.

Archéologie. Histoire de l'art.

Marie-Odile JENTEL, *Euthénia. Corpus des monuments et étude iconographique* (coll. « Hier pour Aujourd'hui », V) : Québec, 1993, 254 pages in-4°, 150 fig. h. t., index.

Auteur de l'article *Euthenia* dans le *L. I. M. C.* (IV, 1988, p. 120-124), Marie-Odile JENTEL savait mieux que personne la complexité du dossier. En préparant un corpus des monuments relatifs à cette allégorie de la prospérité, elle a mesuré les problèmes d'identification que soulevait la documentation iconographique, en relation ou non avec la tradition littéraire et épigraphique. C'est donc une étude savamment étayée et patiemment mûrie que nous livre cet ouvrage.

Cinq chapitres y précèdent le catalogue des monuments inventoriés : *Euthénia dans les textes et les inscriptions* (I) ; *Épouses, filles et parèdres du Nil dans les textes antiques* (II) ; *Les types iconographiques d'Euthénia d'après les monnaies alexandrines* (III) ; *Empereurs et types iconographiques* (IV) ; *Costume, coiffure, emblèmes et attributs* (V). L'auteur y montre pertinemment les interférences du type avec Tychè-Fortuna, Annona, Déméter ou Cérès, Isis surtout qui à l'époque romaine représente la terre fécondée par le Nil-Osiris. Les transformations ou les variations formelles d'Euthénia qui emprunte tour à tour tel ou tel attribut aux déesses de la fécondité ou aux personnifications de l'Égypte et d'Alexandrie sont judicieusement mises en évidence. Les notices du corpus donnent lieu à des analyses précieuses et substantielles. Le grec des citations (p. 40 ss.) appelle un certain nombre de corrections. Pourquoi appeler Johannès Lydus Jean « de Lydda » ? Contrairement à ce qui est affirmé p. 40 (n. 1), il existe des traductions françaises de Diodore de Sicile, d'Ampélius et du Pseudo-Apollodore (*Ann. Litt. Univ. Besançon*, 443, Paris, 1991). Ce livre témoigne en tout cas d'une bonne culture archéologique et devrait susciter d'autres recherches du même type, notamment dans l'imagerie du monnayage alexandrin.

Robert TURCAN.

TRAN TAM TINH et Marie-Odile JENTEL, *Corpus des lampes à sujets isiaques du Musée gréco-romain d'Alexandrie* (coll. « Hier pour Aujourd'hui », VI) : Québec, 1993, XXIII + 399 pages in-4°, 132 pl. h. t., index.

Le Musée d'Alexandrie conserve plusieurs milliers de lampes hellénistiques et romaines dont la publication est annoncée depuis un siècle. E. BRECCIA en avait souligné l'intérêt documentaire. Les auteurs du présent corpus ont retenu celles qui, outre Isis, représentent Sérapis, Harpocrate, le Nil, Euthénia, les dieux du Canope, Agathodaemon et les dieux-faucons : soit 480 exemplaires entiers ou frag-